

Les fêtes de Pâques

Ces bonnes vieilles cartes postales, que l'on peut découvrir dans nos anciens albums ou que l'on trouve à foison sur internet, sont là pour nous mettre dans l'ambiance. Symboles, tous liés à la fécondation et au renouveau : les cloches – elles vont à Rome et retournent en nos pays tout en lâchant des œufs qui n'éclatent pas au sol mais au contraire s'y déposent avec douceur, Ô miracle – les œufs, les poules et les coq, les lapins, parfois avec une hotte sur le dos pleine d'œufs, les œufs, chocolat ou en sucre, le lapin de Pâques qui viendrait nous offrir on ne sait trop quoi, les poussins. Voilà qui est déjà pas si mal. Tout ce petit monde figure donc sur des cartes de vœux en même temps que sur des œufs en métal à l'intérieur desquels vous trouverez des petits œufs en sucre, juste de quoi commencer une belle carie.

Ces symboles étaient quasiment universels, tout au moins dans notre monde chrétien. Ils n'ont pas baissé les bras, sauf que les cloches, ce nous semble-t-il, ne font plus guère le voyage à Rome pour en revenir et nous gratifier d'une multitude d'œufs tous plus beaux les uns que les autres.

Dans notre village, protestant, dans tous les cas on ne les vit jamais, ces fameuses cloches. Elles battaient peut-être pour la journée de Pâques et son culte où il n'était pas possible de nier la présence de Jésus, puisqu'il était ressuscité. Culte auquel étaient aussi conviés les enfants qui n'en avaient pourtant pas trop envie. Pour une séance d'école du dimanche passe encore, mais pour un culte. On mettait ses beaux habits.

La Pâques en quelques sorte se commençait quelques jours avant, avec pour les mères la teinture des œufs. On utilisait des teintures achetées en magasin, de la pelure d'oignons, et bien entendu du bois d'Inde, ce qui permettait d'avoir des œufs beaux noirs quand l'opération de teinte avait bien réussi. Ceux-là même que l'on amènerait aux fourmis dans les hauts du village, dans des zones ensoleillées déjà dégagées de neige. Les fourmis n'aimaient pas trop voir la présence de ces masses intruses sur lesquelles elles projetaient des jets d'acide formique qui laissaient de jolies traces rouges ou jaunes sur la coquille. Traces qui disparaissent un peu alors que l'on est rentré à la maison avec son panier, mais que l'on peut néanmoins raviver en frottant l'œuf avec une couenne de lard.

D'ailleurs à quoi s'en faire puisque ces œufs seraient cassés – on fait croquette – le soir lors de la vinaigrette. Celle-ci pouvait se faire dans le cercle rapproché de la famille, ou celui de la famille élargie, chez notre grand-mère par exemple. On raconte à ce sujet que l'un des convives était allé jusqu'à manger une douzaine d'œufs. A la vinaigrette on préparait chacun sa sauce. On aimait accompagner les

œufs de salade de dent-de-lion, de cornichons et de tous les condiments qui vont avec. Une salade de pommes de terre ne gênait surtout pas.

Croquette, c'est cogner deux œufs ensemble mais toujours du mêle côté. Celui qui gagne est celui qui casse l'œuf partenaire alors que son œuf, tout au moins pour d'un côté sur deux, reste intact. Il fallait ensuite peler ces œufs ainsi meurtris et les découper en rondelles dans l'assiette. Tout cela était fort apprécié, mais le foie et l'estomac devaient souvent en pâtir. Cela n'empêchait pas les vinaigrettes de se poursuivre année après année-

Des œufs qu'il était possible d'aller rouler, pour nous c'était aux bosses le meilleur coin, ou les Brûlées. On montait au sommet et on lâchait les œufs. Ils roulaient à une vitesse folle pour souvent s'écraser en miettes à mi-chemin, tant la pente était raide et les chocs violents lors des rebondissements. On voyait le village au loin, par-delà la Sagne. L'après-midi avait une drôle de saveur. Il gardait toujours un rien de nostalgie, on ne sait trop pourquoi. Les plaisirs ont-ils toujours leur revers ?

On rentrait à la maison pour la vinaigrette familiale, tandis que la vinaigrette de la famille élargie à laquelle les enfants ne participaient pas, avait lieu le lundi de Pâques..

Aller mettre les œufs aux fourmis était vraiment de tradition immémoriale. Comme l'était aussi cette débauche de lapins, de poules de coqs en chocolat. Les maisons spécialisée en ce domaine en fabriquaient des millions. On les avait vus longtemps à l'avance sur les étalages, et même en ceux de notre petite boulangerie locale, ou des trois autres épiceries qu'il y avait alors.

Pâques, selon nos critères, restait une fête pourtant assez modeste. Sans grand emballements ainsi que nous pouvions les connaître par exemple avant les fêtes de fin d'année, Noël en particulier.

Les mœurs ont changé. On ne va plus guère mettre les œufs aux fourmis, bien que celles-ci et fort heureusement soient toujours là, ni les rouler. On reste sagement autour de sa maison pour cacher les œufs aux jardins où les petits jeunets on charge de les découvrir, tout heureux si la cache était difficile et qu'ils avaient quand même réussi à trouver l'œuf.

Que dire de plus ? Pas grand-chose, Pâques n'étant tout de même pas Noël !





Les œufs de Pâques à Cartigny

1er janvier 1955

Texte © Mme Martin-Le-Fort

Sylvie Bazzanella

On teint les œufs dans chaque maison. On aime les teindre avec des pelures d'oignons - ou avec des épinards ou avec des bourgeons de peuplier, surtout avec des oignons. On fait tenir les pelures d'oignons avec un morceau d'étoffe, on le ficelle, on le cuit. Souvent on applique sur l'œuf des petites fleurs ou feuilles avant de l'envelopper d'oignons. On cuit le tout et les petites fleurs ou feuilles restent blanches dans le jaune de l'oignon.

Anciennement on teignait les œufs avec du bois des Indes ce qui les rend violet foncé puis on les mettait dans une fourmilière. L'acide formique faisait des dessins blancs, mais il faut laisser les œufs plusieurs heures dans la fourmilière. On peut y mettre aussi des œufs d'autres couleurs mais plutôt foncés.

A Cartigny non seulement on cache les œufs dans les jardins avec les enfants, mais on aime beaucoup les faire rouler sur des pentes d'herbes. On les reçoit en bas... ils arrivent cassés ou parfois intacts.

On ne mange jamais un œuf de Pâques sans le « coquer », c'est-à-dire en le frappant contre un autre, pointe contre pointe. Celui qui casse l'œuf le reçoit. On « coque » souvent des deux côtés. Jadis les garçons choisissaient un œuf bien dur pour « coquer » et casser beaucoup d'œufs. A Pâques on en teint des douzaines et on en mange beaucoup. Que leurs couleurs sont belles dans les coupes de bois, et que les maisons en sont égayées !

Mme Martin-Le-Fort.

© Revue Costumes et Coutumes, 28me année - No 1 - 1955

Saveurs d'enfance

Et puis avec les vacances de printemps arrivait le lapin de Pâques. On n'y croyait certes plus, on faisait juste semblant, pour l'ambiance, pour le goût du merveilleux. Il y avait des lapins en chocolat et des œufs en métal décoré qui contenaient d'autres petits œufs en sucre dur qui contribuèrent activement à nos premières caries. Pâques que nous aimions. Peut-être qu'alors un nouveau souvenir viendrait rejoindre les deux francs que ma grand-mère, on s'en souvient, m'avait donnés il y a peu.

Ma mère teignait les œufs. C'étaient ceux de nos poules qui en donnaient encore par douzaines. Les teintures en poudre se trouvaient dans des papiers blancs pliés, eux-mêmes contenus dans des sachets colorés où des lapins emmenaient avec eux des hottes pleines d'œufs. Œufs verts, œufs rouges, œufs bleus ou jaunes. Pour les noirs, nous utilisions du bois d'Inde qui vous laissait après l'usage un infâme liquide violacé au fond de la casserole. Et il les fallait bien foncés pour les amener aux fourmis. Quelques-uns de ces œufs de couleur rouleraient dans les champs, aux Brûlées qui sont trop raides et où, dans les vieilles herbes, il voleraient en éclat. Certains iraient sur les pâturages où ils sauteraient contre des pierres trop nombreuses. Seuls les noirs connaîtraient les fourmis. Mais à condition que la neige ait laissé libres quelques fourmilières aux abords du village, surtout là-haut, en dessus du couvert du Chalottet. Et qu'il fasse du soleil pour réchauffer ces milliers de fourmis qui venaient s'en gorger en surface. Elles se touchaient toutes sur le sommet du monticule, en un amas prodigieux qui allait et venait, réussissant à pénétrer dans la fourmilière par des trous de la grosseur d'un petit doigt où elles passaient à quatre ou cinq.

Les œufs étaient posés là, sur cette masse noire qui s'agitait dans tous les sens. Des jets rouges étaient projetés sur les coquilles qui déteignaient. Ainsi l'acide formique laissait des dessins très beaux à la première heure, mais qui très vite perdaient de leur netteté. Pourtant à la maison, quand ils auraient été frottés avec une couenne de lard, ils seraient tout de même bien beaux dans la petite corbeille d'osier remplie de paille verte, à la belle chambre où attendaient aussi les lapins de chocolat.

La belle chambre était meublée d'un grand dressoir avec des vitres courbes dont le bas comprenait les richesses de ma mère. Ser-

vices d'argent, assiettes des grandes occasions, plats divers. Avec là un cendrier où est peint le château de Champvent, là un chalet suisse de bois blanc brûlé sur les bords et dans lequel il y a une boîte à musique qui ne marche plus. Là des écrins dont l'intérieur est capitonné de soie rose ou bleue et à côté un carton ordinaire où reposent les photos de la famille. Mariées au bras de leur mari, groupes assemblés, êtres endimanchés. Toutes gens d'origine paysanne qui ne nous ont que rarement fait la grâce d'une photo de travail, où l'on aurait vu des vaches, des chevaux de labour avec la charrue, du blé, une vigne et des vendanges. Toujours ces costumes sans faux plis, ces cravates assorties et ces poses guindées qui vous font apparaître les gens de dix à vingt ans plus vieux que leur âge, hors du monde et du temps. Mais n'est-ce pas là surtout le simple effet des modes qui passent et qui après coup surprennent ?

Tristesse, non pas tout à fait, nostalgie de ce carton, mais aussi de l'album de jeune fille de ma mère. La vie a l'odeur du dressoir qui est surtout celle du bois. Les robes y sont trop longues, les bas d'une soie trop épaisse et les souliers déforment les pieds. Je l'ai dit souvent à ma mère : «Du temps où tu étais jeune fille et que tu mettais ces souliers-là, ne t'estropiais-tu pas les pieds ?» «Il fallait être belle», me répond-elle. Ma mère, mais aussi ses sœurs. Elles s'avancent dans la rue du village au bras de jeunes hommes. C'est la jeunesse de Champvent. Les filles n'ont pas vingt ans qu'on leur en donne cinquante. Leurs galants s'appellent Decrausaz, Chapuis ou Chautems. Beaucoup sont morts aujourd'hui.

Voisine un second album où ma mère rangeait ses cartes postales. Voici le palais des glaces, coloré et surprenant. J'ouvrais toujours la page où il était, pour m'y perdre à mon tour. Voici encore le Lion de Lucerne. Et puis il y a des cartes de vœux, avec des ramoneurs, des trèfles à quatre, des cochons bien roses. A la vue de tout cela se crée un monde enchanté. C'est Noël. Une lueur dans la nuit est à la fenêtre d'une maison, dans un petit village, des silhouettes noires se détachent sur la neige parsemée de champignons rouges avec des points blancs.

Le soir de Pâques avait lieu la vinaigrette. On croquait les œufs, les plus pointus souvent les plus durs. On faisait chacun sa petite sauce pour manger ainsi de trois à quatre œufs. Nous n'étions que

de petits appétits, nous autres. Et comme pour nous consoler de cette «infirmité», nous racontions que dans une famille on en mangeait une bonne douzaine sans sourciller. Un nombre pareil ? mais ce n'était plus manger, c'était bouffer ! Tout de même, quels estomacs ils avaient ceux-là ! La salade était de dents-de-lion. Les coquilles cassées s'épalaient à côté de nos assiettes, sur la nappe blanche. Car nous n'eûmes jamais la discipline de les mettre dans les sous-tasses prévues à cet usage. Les fêtes appellent les souvenirs, toujours les mêmes. Nous avons parlé de ces gros mangeurs, nous avons aussi évoqué la vinaigrette de chez la grand-mère qui se tiendrait le lendemain et qui verrait se rassembler une partie importante de la famille, avec les tantes de l'autre bout, sœurs de ma grand-mère, et leur mari. C'était là une rencontre d'adultes. Les enfants n'y participaient pas.

* * *



Seront-elles contentes qu'on les dérange de la sorte ?

